

*Construction de l'image
maternelle chez Colette
de 1922 à 1936*



Stéphanie Michineau

Construction de l'image
maternelle chez Colette
de 1922 à 1936

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Universitaire – ISSN : 1962-1434
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0677-4

Dépôt légal : Février 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

*Cet essai s'inspire de mon mémoire de master élaboré en 2000 sous la direction de Madame **Michèle Raclot**, professeur des Universités (Université du Mans) ; lu également par Monsieur **Patrick Besnier** (professeur à la faculté du Mans).*

En ouverture de cette étude, je me permets de reproduire ici, avec son autorisation, la lettre de Mme Maguerite Boivin, ancienne institutrice de Saint-Sauveur-en-Puisaye résidant toujours là-bas et à ce titre « mémoire vivante » du lieu de naissance de Colette. Cette lettre m'a été, lors de la rédaction de cet essai, d'un précieux apport car elle m'a permis de rectifier quelques approximations. Je pense qu'elle le sera également pour le lecteur soucieux d'éclairer sa réflexion sur Colette et son œuvre.

Un grand merci à Florence Soltar de m'avoir confié quelques-unes des très belles photos de son œuvre plastique (picturale et sculpturale) qui renchérissent mon propos.

A l'origine de ce mémoire, ma volonté de rendre hommage à un être cher, trop tôt disparu, ma mère, Madame Marie-Madeleine Michineau née Girault (1943-1997).

*« Au long du même papier
bleuâtre qui sur la table
obscur guide en ce moment
ma main comme un
phosphore. »¹*

¹ La Naissance du Jour, Oeuvres Complètes, Tome III., La Pléiade, éd. Gallimard, 1991, p.286.

Introduction

Les premiers romans de Colette se caractérisent tous par une absence radicale de la mère qui a beaucoup étonné la critique *a posteriori*. Pourquoi Colette fait-elle de son héroïne une orpheline aux prises avec un père inconséquent alors qu'elle-même a connu une enfance heureuse et choyée ?

Il faut attendre l'année 1922 et la parution de La Maison de Claudine pour que la figure maternelle émerge enfin dans son œuvre. Mais loin d'être un cas isolé, il sera suivi cette fois d'une sorte de trilogie où la mère semble acquérir sa véritable dimension : La Naissance du Jour (1929), Sido (1930), Mes Apprentissages (1936).

L'on peut donc s'interroger à juste titre sur le reniement que connaît la mère (car il s'agit bien de cela) dans les premiers écrits de Colette, qui contraste étrangement avec la véritable consécration qu'elle lui témoigne dans les livres de la période que nous nous proposons d'étudier (1922 à 1936).

Alors que certains critiques s'appuyant sur les propos mêmes de l'auteur expliqueraient cette brusque palinodie par le fait que les premiers romans

de Colette ne sauraient être dignes de Sido, notre attention fut surtout retenue par la date de publication de La Maison de Claudine. Lorsque paraît ce livre en 1922, dix années viennent tout juste de s'écouler depuis le décès de sa mère. Est-ce vraiment le fruit du hasard ou ne peut-on concevoir (comme nous l'avons fait) un lien étroit entre les deux ? Selon nous, en effet, l'apparition soudaine de la mère semble répondre avant tout à des enjeux profonds et insoupçonnables.

Nous verrons dans un premier temps que l'image maternelle possède une vertu cathartique dans la mesure où c'est en s'immergeant de nouveau dans son enfance par la voie de l'écriture que l'écrivain tend à créer une sorte d'*ego expérimental* (selon la définition qu'en donne Milan Kundera dans l'Art du Roman) – épousant les traits de l'enfant – qui serait chargé de réparer *a posteriori* ses actes manqués et par là même de soulager la culpabilité filiale.

Loin de se contenter de cela, Colette en faisant revivre sa mère, va jusqu'à transcender la mort, ce que révèle la structure en spirale de La Maison de Claudine où malgré un désordre trompeur, les nombreux échos et ressemblances tendent à abolir le temps.

Enfin, force est de constater que l'image maternelle est versatile dans l'œuvre et répond à des besoins plus profonds qu'un quelconque souci de vérité. Dans La Naissance du Jour par exemple, alors que la mère semble dans un premier temps partager les mauvais penchants de la fille, elle accède au rang de mythe à la fin du livre. Aussi Colette, comme le souligne fort à propos Claude Pichois, semble « procéder comme Rodrigue en plaçant devant elle

une image idéale qui incorpore sa mère et elle-même ». L'évolution que subit le cactus rose dans ce même livre est en cela éminemment révélatrice : alors qu'au début de La Naissance du Jour, Colette l'assimile à l'amant d'un jour, il se métamorphose à la fin du recueil en « une créature exorcisée » en d'autres termes non plus en « un petit amour racorni » mais en « un véritable amour ».

1^{er} chapitre

La culpabilité filiale

En parcourant l'œuvre de Colette de 1922 à 1936, l'on s'aperçoit que les relations mère-fille subissent de nombreuses fluctuations non seulement d'un livre à l'autre mais quelquefois au sein d'un même livre. L'on peut donc s'interroger sur les raisons qui peuvent pousser un écrivain au faîte de son art tel que Colette à donner une image aussi versatile de sa mère au risque de faire perdre à son personnage une certaine cohérence. N'est-ce pas parce qu'elle y trouve là un intérêt autre, moins avouable celui-là, mais peut-être plus important à ses yeux ?

I. COLETTE OU L'ART DE LA DEROBADÉ

Ouvrir un livre de Colette nous transporte dans un monde simple et sensitif comme un retour aux valeurs les plus naturelles en l'Homme, pourtant il peut devenir une véritable gageure pour qui se soucie de démêler l'écheveau de la vérité.

1. Vraie fiction et fausse réalité

En effet, le lecteur est troublé, il ne sait parfois que penser :

Alors que dans « Le Miroir » des Vrilles de la Vigne, Colette se défendait d'être Claudine², elle n'hésite pas à appeler son premier roman à caractère autobiographique La Maison de... Claudine ! Est-ce seulement dans un but commercial ? Ou n'est-ce pas plutôt pour égarer son lecteur ? Et que penser encore de Chéri qui laisse présager de ses relations futures avec son beau-fils ?

Colette, il est vrai, parsème ses écrits de propos contradictoires contre lesquels le lecteur se heurte souvent, sans savoir au bout du compte à quoi se résoudre. Pourtant, La Naissance du Jour, cette fois, laisse peu de place au doute, lorsque la narratrice – qui n'est autre que Colette elle-même jouant son propre personnage – laisse échapper dans un éclat de voix :

*« Laisse-moi le droit de m'y cacher (dans mes livres), fût-ce à la manière de La Lettre Volée ».*³

La Lettre Volée est en fait une intertextualité c'est-à-dire une allusion culturelle au livre d'Edgar Allan Poe où il apparaît que, selon Michel Mercier :

*« Pour dissimuler une lettre volée de façon efficace, point n'est besoin d'une cachette secrète : le premier porte-cartes venu suffit. »*⁴

² Chapitre « Le Miroir » dans Les Vrilles de la Vigne, Oeuvres Complètes, Tome I., La Pléiade, éd. Gallimard, 1984, p. 1030.

³ La Naissance du Jour, *op. cit.*, p.341.

⁴ Michel Mercier, notes de La Naissance du Jour, Oeuvres Complètes, Tome III., La Pléiade, éd. Gallimard, 1991, p.1380.

L'impression du lecteur est donc confirmée, les romans de Colette quittent souvent le chemin de l'imaginaire pour rejoindre celui de la réalité.

Pourtant, l'on peut se demander, dans un deuxième temps, s'il en va ainsi pour ses romans à la frontière de l'autobiographie.

Pour répondre à cette question pour le moins inattendue, nous nous sommes appuyée sur la correspondance qu'ont entretenue Sido et Colette de 1905 (date de la séparation d'avec Willy) à 1912 (date du décès de sa mère).⁵ Cette correspondance contient seulement les lettres de Sido à sa fille puisque celles de Colette ont été détruites par son frère à la mort de Sido. Elles l'auraient été, selon Marguerite Boivin, soit par son frère Achille soit par la femme de ce dernier ou peut-être les deux. Marguerite Boivin s'interroge encore sur la signification d'un tel acte : « *Est-il volontaire ou non ?* » Les lettres auraient pu selon elle, tout aussi bien être détruites fortuitement lors du déménagement d'Achille à Paris pour se faire soigner ou au contraire le fruit d'un acte délibéré dans la mesure où Achille n'aurait peut-être pas pardonné à sa sœur de ne pas être venue à l'enterrement de sa mère.⁶

Au delà de l'émotion qui s'en dégage, ces lettres nous éclairent sur les véritables relations qui liaient la mère et la fille.

Plus encore, elles nous permettent de vérifier l'authenticité des faits donnés pour réels par Colette dans ses livres.

⁵ Sido, Lettres à sa fille, Paris, éd. Des Femmes, 1984.

⁶ Précisions apportées par Marguerite Boivin par courrier postal.

2. Une réalité détournée

L'on s'aperçoit très vite que Colette détourne souvent la réalité.

Cela commence par l'âge de Bel-Gazou qu'elle rajeunit de deux ans dans le chapitre « L'Enlèvement » de La Maison de Claudine. La petite n'a pas neuf mais onze ans lorsque sa sœur, Juliette se marie.⁷

Plus loin, toujours, dans cette même nouvelle, sa chambre semble commandée par celle de sa mère.⁸ Là encore, Marie-Françoise Berthu-Courtivron dénonce :

*« Dans la réalité, un escalier extérieur menait de la chambre de la fillette au jardin ».*⁹

Plus encore, bien que la correspondance montre l'aversion profonde de Sido pour l'institution du mariage, les raisons que l'écrivain invoque ne sont plus les mêmes d'un livre à l'autre.

Mais examinons plutôt un passage de « Ma Mère et La Morale » qui sera plus éclairant. Ce passage se situe au moment où Adrienne apprend à Sido que la petite Bonnarjaud se marie :

« Il paraît que Gaillard du Gougier retrouvait la petite le soir, tout contre la maison, dans le pavillon qui... »

⁷ Chapitre « L'enlèvement » dans La Maison de Claudine, Oeuvres Complètes, Tome II., La Pléiade, éd. Gallimard, 1986, p. 982.

⁸ *Ibid.*

⁹ Marie-Françoise Berthu-Courtivron, Mère et Fille, l'Enjeu du pouvoir, Paris, éd. Essais sur les Ecrits autobiographiques, 1993, p. 38.

– Et Mme de Bonnarjaud lui donne sa fille ? »

Mme Saint-Alban rit [...] ». ¹⁰

C'est sans nul doute la colère qui pousse Sido à interrompre aussi brutalement son amie, Adrienne. Mais interrogeons-nous plutôt sur les raisons de cette brusquerie qui semblent beaucoup moins évidentes. Cette colère ne semble pas engendrée par la relation illicite qu'entretenaient les deux amoureux comme l'on s'y attendrait mais bien plutôt – ultime paradoxe – par la régularisation future de leur situation au vu de la société. S'offrait alors à l'écrivain deux chemins parallèles : mettre en avant soit l'anticonformisme social de Sido, soit sa volonté de pouvoir. Alors que dans La Naissance du Jour, Colette privilégie l'anticonformisme du personnage, ce n'est pas le cas ici, ni dans La Maison de Claudine en général. C'est d'ailleurs pour cela que Sido n'utilise pas le verbe « *se marier* » mais la périphrase « *donner sa fille* » plus apte à traduire le tourment qui brûle en elle. Car en effet, si Sido réagit si violemment, c'est parce qu'à travers la figure de Madame Bonnarjaud, elle se sent personnellement touchée dans son identité de mère. C'est ce qui explique que par la suite, elle cherche à croiser le regard de sa propre fille, la fin de son discours lui étant effectivement adressée :

« *Ce que je ferais ? Je dirais à ma fille :
« Emporte ton faix, ma fille, non pas loin de moi,
mais loin de cet homme, et ne le revoie plus ! Ou
bien, si la vilaine envie t'en tient encore, retrouve-le
la nuit, dans le pavillon [...] »*

¹⁰ Chapitre « Ma mère et la Morale » dans La Maison de Claudine, *op. cit.*, p. 1048.

*Car il a été capable de te prendre dans l'ombre, sous les fenêtres de tes parents endormis. »*¹¹

Premier constat, ce discours accumule les verbes à l'impératif qui ont valeur d'interdiction et de reproche : « *emporte ton faix* », « *ne le revoie plus* », « *retrouve-le* ». Sido considère, en fait, le mariage comme un rapt « *il a été capable de te prendre [...] sous les fenêtres de tes parents endormis* »... et qu'il soit toléré par la société ne fait que redoubler son sentiment d'injustice. L'amant devient dans ces conditions le malappris qu'il faut tenir à l'écart « *non pas loin de moi mais loin de cet homme* ». Le rythme régulier de ce décasyllabe avec césure à l'hémistiche crée un phénomène d'alternance en faveur de la mère. Le bouleversement syntaxique met ainsi au premier plan le moi maternel reléguant au dernier l'homme. Et que penser encore de l'emploi du démonstratif « *cet* » qui semble frappé d'indétermination l'homme « *cet homme* » ? Cet homme n'a en effet pas du tout la même valeur que « *ton amant* » qui aurait rapproché l'amant de la fille en excluant la mère. En procédant de cette manière, c'est l'inverse qui se produit.

3. Une réalité sublimée

Colette ne se contente pas de modeler les êtres à sa guise (en l'occurrence sa mère) pour paraître à son avantage, elle va jusqu'à sublimer la réalité en la conformant à ses désirs.

Si la lecture d'un roman comme La Naissance du Jour nous paraît aussi émouvante c'est surtout parce

¹¹ La Maison de Claudine, *op. cit.*, p.1049.

que Colette franchit le pas en nous faisant pénétrer au cœur de son intimité. Elle ne se satisfait plus comme dans La Maison de Claudine de faire apparaître sa mère au détour d'une page mais elle lui donne cette fois la parole. Ce roman semble, au premier abord, livrer les lettres que sa chère mère lui avait adressées de son vivant et la présentation typographique nous renforce dans le sentiment d'avoir sous les yeux un document unique et précieux. Pourtant, il ne faut pas se leurrer. Ces lettres, loin d'être authentiques, sont l'objet d'une réécriture.

C'est le cas de celle où Sido refuse l'invitation de Jouvenel sous prétexte qu'elle doit s'occuper de son cactus qui, privé de ses soins, dépérirait.¹² Comme nous sommes loin de la réalité et comme la véritable lettre semble pathétique à l'aune de la lettre fabriquée ! En vérité, Sido est transportée de bonheur à l'idée de voir « *sa chère fille* » « *qu'elle ne voit pas si souvent* » selon ses propres mots.¹³

Et que penser encore de la lettre que Colette adresse à Léon Hamel, le 26 Août 1912, quelques jours seulement avant le décès de sa mère ?! Elle n'y fait, bien sûr, aucune allusion dans La Naissance du Jour :

« Je dis seulement sans mentir que je pars pour Châtillon où ma sainte mère est insupportable non qu'elle soit plus gravement malade, mais elle a une crise de « je veux voir ma fille ».

¹² La Naissance du Jour, op. cit., p.277.

¹³ Sido, Lettres à sa fille, op. cit., p.502.

*Sidi (surnom d'Henry de Jouvenel) m'accorde trois jours « au maximum ». »*¹⁴

Comme la désinvolture et l'inconséquence de l'ingrate fille éclatent au grand jour dans ces quelques lignes et comme elles ont dû la torturer *a posteriori* !

L'on comprend dans ces conditions que le processus littéraire lui soit d'un si grand secours : il lui permet de revenir sur un passé douloureux afin de réparer ses actes manqués ; la narratrice représenterait en quelque sorte l'*ego expérimental* dont parle Milan Kundera dans l'Art du Roman c'est-à-dire « *un autre soi-même* » qui réaliserait enfin ce que « *notre moi* » n'a pas été capable de faire dans la réalité.¹⁵

II. SIDO, UNE MERE ENVAHISSANTE ?

L'image maternelle est, on l'a déjà dit, pour le moins fluctuante en ce sens qu'elle change d'un livre à un autre. Dans La Maison de Claudine, en tout cas, elle est représentée la plupart du temps sous les traits d'une mère autoritaire dont les colères injustifiées étonnent dans un premier temps le lecteur.

1. L'injustice de la mère

En fait, Sido, dans ce livre, alterne reproches et réprimandes.

La question innocemment posée de Bel-Gazou trahit d'ailleurs le côté répétitif de l'inquisition maternelle :

¹⁴ Propos recueillis dans la préface de Michèle Sarde, Sido, Lettres à sa fille, *op. cit.*, p.22.

¹⁵ Milan Kundera, l'Art du Roman, éd. Gallimard, 1986, p. 57.